

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le volume intitulé « *De la Bourgogne à l'Occident. Mélanges offerts à M. le Doyen Jean-Richard* », sous la direction de Jacques Meissonnier, Dijon, Académie des sciences, arts et belles lettres, Dijon, 2020, 800 pages.

Ce livre a été remis à Jean Richard deux mois avant son décès, mais il est peu probable qu'il ait pu en prendre vraiment connaissance, car son état de santé s'était déjà beaucoup dégradé à ce moment-là. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage est à la fois imposant et important. Une première partie de 157 pages contient des textes commémoratifs et divers témoignages émanant d'anciens présidents de l'Académie de Dijon et de collègues du Doyen à l'Université de cette ville, pour laquelle il fit tant. On y trouve également une biographie de Jean Richard, établie par son fils Hugues avec le concours de ses quatre frères et sœurs, ainsi qu'une précieuse bibliographie, due à M. Jacques Meissonnier, qui ne comporte pas

moins de 938 titres parus entre 1943 et 2020, sans compter d'innombrables articles de dictionnaire. La deuxième partie comprend une soixantaine d'articles offerts en hommage à Jean Richard par des historiens et des archéologues, tant français qu'étrangers. Parmi les auteurs, figurent un membre de notre Académie et trois de ses Correspondants. Il serait difficile et sans doute fastidieux de prétendre les résumer tous. Aussi me contenterai-je de citer ceux qui m'ont paru les plus intéressants, sans prétendre donner à ce choix subjectif la valeur d'un palmarès.

Les contributions sont présentées selon un plan thématique, en fonction des principaux centres d'intérêt historiographiques de Jean Richard. Le premier ensemble concerne l'histoire des pays bourguignons. Christian Sapin y traite des premiers cloîtres apparus en Bourgogne à l'époque romane ; Patrice et Corinne Beck étudient la production et le commerce de la « laine de Bourgogne » au Moyen Age, Pierre Gresser les forêts du comté au XIV^e siècle et Vincent Tabbagh les éléments religieux dans les testaments dijonnais du XV^e. Jacques Meissonnier analyse la toponymie de Terre Sainte dans le Nivernais, à travers l'exemple assez extraordinaire, de la région de Saint-Vérain, près de Clamecy, où l'évêché de Bethléem avait été transféré en 1224 et durera jusqu'en 1790. Tout naturellement, on passe ainsi au second

thème dans lequel notre confrère s'est illustré par ses travaux et qui l'a rendu célèbre sur le plan international, intitulé ici « Orient et croisades ». Geneviève Bautier-Bresc, après avoir évoqué les liens d'amitié unissant le futur Doyen à son père, depuis leur séjour commun à l'Ecole française de Rome en 1946-47, traite des effectifs du chapitre du Saint-Sépulcre entre 1112 et 1178 ; Benoît Chauvin analyse un manuscrit inconnu de l'*Historia Hierosolimitana* de Baudri de Bourgueil ; Jean-Michel Mouton et Jacques Paviot présentent un témoignage inédit sur la bataille de Hattin, tandis qu'Anthony Luttrell étudie les origines diverses des ordres militaires syriens et Hans-Eberhard Mayer les chambellans de Jérusalem de 1220 à 1269. J'ai pris un plaisir particulier à lire l'essai de Benjamin Kedar sur « le miracle du feu sacré à Jérusalem, des origines à la suppression papale ». On y voit Grégoire IX interdire en 1239 aux chanoines du Saint-Sépulcre de présumer que, lors de la Veillée pascale, le feu descend du ciel sur son Sépulcre » du Christ et de le faire visiter à prix d'argent à cette occasion, pratique qui deviendra dès lors l'apanage des seuls orientaux. Michel Balard traite des « Levantins de Gênes : de l'Ancienne et à la Nouvelle Mahone de Chio » et Jean-Bernard de Vaivre des peurs des habitants de l'île de Nisyros, possession des Hospitaliers, face à la menace ottomane dans les années 1470-80. Enfin, dans une troisième partie, se trouvent rassemblées des contributions ayant trait à des « Clercs et commanditaires » et, plus largement, à des questions d'histoire de l'Eglise et de son personnel : Alain Rauwel y parle de Jaranton, moine de la Chaise-Dieu et abbé de Saint-Bénigne de Dijon (+1113), figure mineure mais non négligeable de la Réforme grégorienne en France, et Edmond Bouyé des papes, de leurs roues et de leurs devises. Robert Favreau retrace « le tragique épiscopat poitevin d'Adémar de Peyrat » et j'ai moi-même étudié l'attitude de la Curie romaine face aux miracles des saints dans la première moitié du XIII^e siècle. Françoise Perrot revisite la première rose de la Sainte-Chapelle de Paris, tandis que Pierre Jugie s'intéresse à un prémontré nommé Jean promu par Clément VI en 1346 à l'évêché *in partibus* d'Elusa, qu'il situe dans le désert du Neguev, et Bertrand Marceau aux archives de l'ordre de Cîteaux à l'époque moderne.

Arrivé au terme de ce gros volume, on ne peut qu'être impressionné par la diversité des domaines de l'histoire dans lesquels Jean Richard avait acquis une compétence indiscutée et par l'influence qu'ont exercée ses écrits, en particulier à l'étranger. Avec sa disparition, survenue à la veille de son centenaire, c'est une grande page de l'historiographie française qui se tourne et il n'est pas sûr qu'il se trouvera encore à l'avenir des personnalités possédant la même ouverture d'esprit et la même rigueur intellectuelle que notre regretté confrère. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le livre de Marcel Bubert, *Kreative Gegensätze. Der Streit um den Nutzen der Philosophie an der mittelalterlichen Pariser Universität* (Education and Society in the Middle Ages and Renaissance, 55), Brill, Leiden-Boston, 2019. Cet ouvrage, auquel notre Académie vient de décerner la médaille Émile Le Senne, est la version remaniée d'une thèse soutenue en 2017 à l'université de Göttingen sous la direction du Prof. Frank Rexroth.

Il repose sur une abondante documentation faite à la fois des sources d'archives publiées pour l'essentiel dans le *Chartularium Universitatis Parisiensis* et de nombreux traités, édités ou inédits, de maîtres parisiens de l'époque étudiée, ainsi que sur une bonne connaissance de la bibliographie existante, y compris la plus récente.

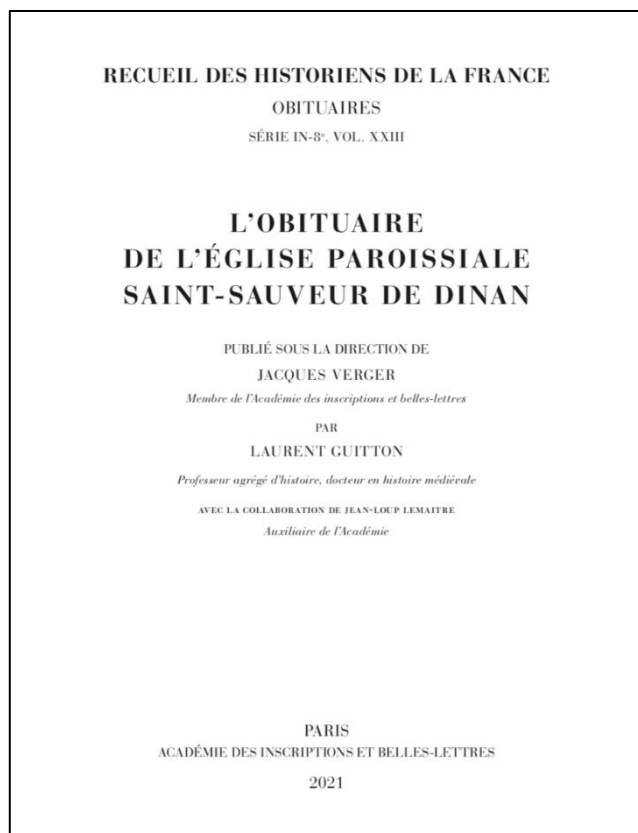
Au centre du livre se trouve, comme le titre le laisse deviner, la faculté des arts de l'université de Paris au XIII^e siècle et dans les premières décennies du XIV^e. Il ne s'agit pas pour autant d'une

monographie descriptive de celle-ci mais, si l'on peut dire, d'une sorte d'appréciation globale fondée sur une problématique précise qui constitue comme le fil rouge de l'ouvrage et voit l'auteur s'interroger sur la spécificité des enseignements artiens ou, selon le vocabulaire de l'époque, « philosophiques » parisiens et sur la figure et l'image de soi des « philosophes » qui les professaient, ainsi que les représentations qui y étaient associées. Cette démarche s'inspire notamment des travaux de William Courtenay sur le « gelehrte Gutachten » ou de Jürgen Miethke sur les « practical intentions of scholasticism » et n'est pas sans évoquer l'ouvrage de Ian P. Wei à propos des théologiens parisiens (*Intellectual Culture in Medieval Paris. Theologians and the University, c. 1100 – 1330*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 2012).

Sortant du débat traditionnel sur le rapport plus ou moins conflictuel entre philosophie et théologie, Marcel Bubert, sans négliger l'importance de la crise de 1277, envisage les enseignements philosophiques comme des enseignements autonomes, ayant leurs bases institutionnelles, suivant leurs règles et leurs fins propres, et il s'interroge à la fois sur le statut qui leur était reconnu (disciplines pratiques ou disciplines générales ?) et sur celui des maîtres qui les enseignaient (« intellectuels » ou « experts » ?), montrant que ce débat sur la notion d'expertise se retrouve d'ailleurs à tous les niveaux de la hiérarchie universitaire, à commencer par les facultés supérieures. Se fondant notamment sur l'analyse d'œuvres de quelques maîtres volontiers jugés comme un peu marginaux au sein de l'université (le grammairien et poète Jean

de Garlande, le musicien Jean de Grouchy, l'inclassable Roger Bacon), il porte une attention particulière, dans la perspective qui est la sienne, aux disciplines parfois considérées comme secondaires dans l'enseignement des *artes* : la grammaire, les mathématiques, la musique, etc., ainsi qu'aux échos de cet enseignement dans les disciplines des facultés supérieures, celles de droit et de médecine aussi bien que celle de théologie où la philosophie a pu servir de vecteur au développement de la réflexion politique. Il s'interroge, avec prudence et nuances d'ailleurs, sur l'éventuelle « modernité » d'un enseignement où l'on est parfois tenté de chercher les racines de la science expérimentale, du scepticisme ou de l'empirisme des siècles postérieurs

Au total, un livre exigeant, parfois austère, mais très original, où la solidité érudite, qui ne surprend pas, s'agissant d'une thèse dans la meilleure tradition de la science historique allemande, est au service d'une réflexion personnelle alimentée par les interrogations contemporaines sur la sociologie du savoir et la nature même du phénomène universitaire depuis sa naissance à Paris au XIII^e siècle. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le volume XXIII de la série *Obituaires* in-8° du *Recueil des historiens de la France*, intitulé *L'obituaire de l'église paroissiale Saint-Sauveur de Dinan*, publié par Laurent Guitton avec la collaboration de Jean-Loup Lemaitre, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2021, XI-487 p., nombreuses illustrations en noir et blanc et en couleurs.

Je ne fais pas systématiquement l'hommage des ouvrages publiés dans les collections dont notre Académie m'a confié la responsabilité, mais la parution de ce volume consacré à l'obituaire de la paroisse Saint-Sauveur de Dinan m'a paru le mériter car elle me donne l'occasion d'attirer l'attention de mes confrères sur le dynamisme particulier de cette série *Obituaires* dont nous sommes redevables au zèle infatigable de notre auxiliaire, M. Jean-Loup Lemaitre, directeur d'études de

l'École pratique des hautes études (IV^e section), et des collaborateurs qu'il a su associer à l'entreprise. De plus, ce volume XXIII présente quelques particularités susceptibles d'éveiller l'intérêt des spécialistes de l'histoire religieuse des derniers siècles du Moyen Âge et de la Renaissance.

D'abord, ce volume concerne l'histoire de la Bretagne, région jusqu'à présent relativement peu couverte par les publications du *Recueil des historiens de la France* alors même que l'importance de l'histoire de la Bretagne, à la fois dans sa spécificité et comme composante essentielle de l'histoire de France, et la richesse des archives bretonnes, en tout cas à partir du XIV^e siècle, sont bien connues.

Ensuite, l'obituaire auquel nous avons ici affaire, est un obituaire paroissial, alors que la plupart de ceux publiés jusqu'à présent dans la série provenaient d'établissements monastiques ou canoniaux ou de chapitres cathédraux ou collégiaux. Autrement dit, ces obituaires nous renseignaient avant tout sur la composition et la vie des communautés religieuses dont ils émanaient et sur les réseaux d'influence qu'elles avaient pu tisser autour d'elles. En revanche, un obituaire paroissial comme celui-ci, composé à l'usage d'une des deux paroisses de la ville de Dinan, paroisse importante d'une ville elle-même dynamique dont la vocation marchande s'est affirmée à la fin du Moyen Âge, nous renseigne certes sur le clergé, au demeurant nombreux, qui desservait cette église, mais plus encore sur la communauté des fidèles laïcs qui la fréquentaient et appartenaient à toutes les catégories de la population urbaine.

L'obituaire de Saint-Sauveur est aujourd'hui conservé à la bibliothèque municipale de Dinan sous la cote ms. 50-69. Il se présente comme un gros registre compilé en 1527, à la demande des autorités paroissiales, par le notaire Louis Lydec à partir des pièces diverses contenues dans les archives de la paroisse (chartes de fondation, testaments, comptes). Il s'agit

d'un document entièrement rédigé, notons-le, en français, composé pratiquement d'un seul jet, avec peu d'adjonctions postérieures, et au total remarquablement homogène : on y compte trente-sept actes de fondations de chapellenies (dont une, en 1358, due au futur connétable Bertrand Du Guesclin, né, on le sait, près de Dinan) et deux cent quarante-deux fondations de messes anniversaires. Toutes ces notices sont composées selon le même schéma : on y trouve successivement le nom et la qualité du fondateur de la chapellenie ou de l'obit, la date de la fondation, celle des messes instituées et leur nature exacte, l'énumération précise enfin des rentes que percevaient les trésoriers de la paroisse pour payer les chapelains et autres célébrants, avec l'indication des biens fonciers ou immobiliers sur lesquels ces revenus étaient assis. Il s'agit, on le voit, d'une documentation exceptionnellement complète pour un obituaire, ce qui a permis à l'auteur, M. Laurent Guitton, professeur agrégé d'histoire à Dinan, de montrer dans une très substantielle introduction tout le parti que l'historien peut tirer d'un tel document.

Trois points ressortent en particulier de son étude : d'abord, elle confirme le succès exceptionnel des fondations de messes anniversaires à la fin du Moyen Âge, messes qui envahissent la piété funéraire à cette époque, au détriment notamment des legs traditionnels pour les pauvres, et témoignent de motivations complexes où se mêlent le souci du salut individuel, la volonté de préservation de la mémoire familiale, l'affirmation de l'appartenance à la communauté paroissiale ; ensuite, elle met en évidence l'importance économique de ces fondations pieuses qui assuraient une part notable des ressources de la paroisse (malgré la concurrence prévisible d'autres établissements religieux, notamment les couvents mendiants) et permettaient l'entretien d'un clergé pléthorique, tout en entraînant, sur le plan architectural, la multiplication des autels et chapelles latérales ; enfin, elle dessine une sociologie des fondateurs et donateurs qui montre que la piété funéraire restait à la fin du Moyen Âge et au XVI^e siècle, quoi qu'on en ait dit, l'apanage, sinon le monopole, d'une élite urbaine de la naissance, de la fortune et de la notabilité (prêtres, nobles, officiers, marchands, médecins, notaires) au détriment des milieux plus populaires qui se tournaient sans doute davantage vers les confréries de métiers ou de dévotion que vers les structures paroissiales qui restaient dominées par les notables.

À la suite de cette belle étude vient évidemment l'édition du texte même de l'obituaire, parfaitement présenté, accompagné, comme il est d'usage dans la série, de diverses annexes, de planches photographiques et des indispensables index.

Le tout forme un bel ensemble qui retiendra, je l'espère, l'attention aussi bien des historiens de la Bretagne que des spécialistes de l'histoire de la vie religieuse et de la dévotion à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance ».